

Indiscrétions lui apprennent, le jour même de son mariage, pourquoi le sort l'a si bellement favorisé. Si Jacqueline a commis une faute, il est plus que probable qu'elle persévère dans le mal. Vite en chasse pour trouver le larron d'homme. Après s'être égaré sur plusieurs pistes fantaisistes, Laloucagne finit par découvrir que le second doge de Venise n'était autre que lui-même. Tout est bien qui finit bien.

Dix minutes d'auto! est un vaudeville fort adroitement construit, qui ne manque ni d'originalité, ni de mouvement, et, pourtant, toute la gaieté que l'on en attend ne s'en impose pas assez spontanément. Les trois actes sont fort bien joués par M^{lle} Blanche Toutain, qui a beaucoup de talent, par M^{lle} Sandry, qui a de la vivacité, par M. Decori, qui a de l'entrain tapageur, par M. Germain, qui a de la fantaisie, et aussi par M^{me} Rosine Maurel, MM. Baron fils, Landrin et Paul Ardot, qui ont du métier.

A Déjazet, c'est d'une très grosse farce qu'il s'agit, tout à fait incohérente, mais traitée avec une telle force comique que l'effet en est irrésistible. C'est au second acte surtout que MM. Mouézy-Eon et Francheville ont fait preuve d'abracadabrante invention en nous faisant assister à un examen de droit passé devant un impayable jury par un garçon de café remplaçant le candidat. Cela n'a ni queue, ni tête, c'est déraisonnable follement, et c'est tout à fait amusant, si amusant que l'on ne garde qu'un assez vague souvenir du premier et du troisième acte, d'ailleurs plus calmes.

M. Armand Morins, très en dehors, tout à fait bon enfant et jovial, M. Max André, une copie pas maladroit de M. Max Dearly, M^{me} Paule Rolle, discrète et sûre d'elle-même, M^{lles} Maia et Oviès, juvénilement gaies, M^{lle} de Massol, gentille, MM. Wildor et Wagman sont à la tête d'un bon ensemble qui semble devoir assurer à *L'Enfant de ma sœur* une carrière des plus honorables.

PAUL-ÉMILE CHEVALIER.

DEUX LETTRES INCONNUES DE RAMEAU

On n'en est plus aujourd'hui à discuter les théories de Rameau sur l'harmonie, et l'on sait de façon certaine à quoi s'en tenir à leur sujet et ce qu'il en faut penser. Le temps est passé des grandes disputes, des polémiques ardentes qui s'élevèrent autour d'elles et qui n'auraient plus maintenant de raison d'être, et nous ne percevons plus que par le souvenir l'écho lointain des batailles dont elles furent l'objet. Mais Dieu sait à combien de discussions, de gloses, d'éloges et de critiques donnèrent lieu les idées du vieux maître lorsqu'il les produisit. Que l'on parcoure les recueils et les écrits du temps, le *Journal des savants*, le *Mercur de France*, les *Mémoires de Trévoux*, certains pamphlets, et l'on se fera une idée de la passion avec laquelle on discutait alors sur un sujet si ardu. Et ce n'est pas seulement chez nous, mais aussi à l'étranger, que des musiciens, des savants et jusqu'à de simples lettrés (ceux-ci d'ailleurs n'y comprenant rien et battant les buissons) se lancèrent dans la bataille et prirent part à la mêlée. Combien de noms trouve-t-on qui prirent part à ces débats ! Pour la France, Montéclair, le P. Castel, D'Alembert, Grimm, Diderot, Jean-Jacques Rousseau ; pour l'Allemagne, Sorge, Euler, Marpurg, Mattheson ; pour l'Italie, le P. Martini, d'autres encore.

C'est le P. Martini qui, dans le premier volume, paru en 1757, de son grand ouvrage resté inachevé, *Storia della musica*, analysant le système de Rameau, qualifiait son auteur de *celebre scrittore di musica teorica e pratica de' nostri giorni*. C'est là sans doute ce qui fit naître entre eux des relations dont nous avons la preuve par deux lettres que Rameau adressait au savant maître italien, lettres que je crois inconnues en France et que je trouve dans les *Memorie storiche del P. M. Giambattista Martini*, publiés un an après sa mort, à Naples, en 1785, par le P. Della Valle. Ces lettres, assez indifférentes par elles-mêmes, n'acquiescent guère d'intérêt que par les noms de leur auteur et de leur destinataire ; mais cet intérêt pourtant est réel, comme tout ce qui se rattache à Rameau, et c'est ce qui m'engage à les tirer du livre où elles sont restées enfouies depuis plus d'un siècle. Elles nous prouvent d'ailleurs qu'en Italie aussi l'on s'occupait des théories et du système du maître français.

Rameau avait lancé, en 1759, le *Prospectus du « Code de musique »* qu'il allait faire paraître l'année suivante, avec les caractères de l'Imprimerie royale. Il devait souhaiter à ce *Code de musique* (1), ouvrage

fort important, une grande publicité, et c'est assurément à son sujet qu'il s'adressait au P. Martini. Celui-ci n'était pas seulement le plus savant contrepointiste de l'Italie ; il avait fait aussi de profondes études de mathématiques, et ceci devait le rendre, aux yeux de Rameau, plus apte que qui ce fût à se rendre compte de ses recherches et de ses théories. On verra facilement que les deux lettres ici reproduites ne sont point les premières que Rameau lui ait adressées, et il est bien probable que ce ne furent point non plus les dernières. La correspondance de ces deux illustres artistes dut être même assez abondante, et il est regrettable que nous ne puissions avoir connaissance des réponses que Martini put faire à Rameau. Quoi qu'il en soit, voici les deux lettres de celui-ci :

A Paris, ce 6 juillet 1759.

Mon très Révérend Père,

En témoignant à Monsieur Beccari la profonde reconnaissance que m'ont inspirée les sentimens d'estime dont votre illustre Société veut bien m'honorer, je lui ai donné en même tems à connoître combien j'étois ravi d'apprendre que vous fussiez chargé du soin d'examiner mon ouvrage. C'est à ceux qui ne veulent qu'en imposer, de craindre les censeurs éclairés ; pour moi, qui ne cherche que la vérité, mon Révérend Père, si j'ai lieu de me plaindre, ce n'est que sur le petit nombre de juges que nous offrent, en fait de connoissances musicales, même les plus savantes Académies. Les traités et les systèmes sur l'harmonie n'ont été multipliés sans fruit et sans succès que parce qu'on n'avoit point encore envisagé le phénomène du corps sonore. C'est de ce phénomène même que j'ai vu sortir les réflexions que j'ai l'honneur de soumettre au jugement de l'Institut : je l'attens, ce jugement, avec la plus grande impatience ; quel qu'il puisse être, il me sera infiniment précieux. Si je ne mérite point votre approbation, vous me rendrez du moins le service inestimable de me faire connoître mes erreurs.

Je suis avec l'estime la plus profonde et la considération la plus respectueuse, mon très Révérend Père,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

RAMEAU.

Rameau, on peut le remarquer, n'avait pas coutume de se faire si humble et de se montrer si modeste, surtout envers un homme dont il était l'ainé de vingt-trois ans, lui-même en ayant alors soixante-seize. C'est que, d'une part, le caractère sacerdotal de son correspondant lui inspirait le respect, et que, d'autre part et au point de vue de l'art, il savait à qui il s'adressait et que le P. Martini, dont la renommée était européenne, était un juge vraiment digne de lui et tel qu'il le pouvait souhaiter. La « Société » dont il parle dans cette première lettre et dont il sollicite le jugement est-elle l'Académie de l'Institut de Bologne, ou celle des Philharmoniques de cette ville, toutes deux également célèbres et qui l'une et l'autre comptaient le P. Martini au nombre de leurs membres les plus influents ? C'est ce que je ne saurais dire. Mais on voit quel prix Rameau attachait à leur appréciation et combien il la désirait.

Il la désirait à tel point qu'après avoir envoyé au P. Martini un premier manuscrit de l'ouvrage qu'il lui soumettait, on verra, par sa seconde lettre, écrite cinq mois après la précédente, qu'il lui en faisait parvenir un second, dans lequel il avait opéré des suppressions pour ne pas se rencontrer inutilement avec lui et son *Histoire de la musique* (dont le second volume, d'ailleurs, ne devait paraître que vingt ans plus tard et longtemps après la mort de Rameau).

Voici cette seconde lettre :

A Paris, ce 2 décembre 1759.

Mon Rév. Père,

Je viens d'apprendre dans le moment que vous travaillez à un ouvrage dont la troisième partie tient de près à mes nouvelles réflexions, et j'en suis d'autant plus charmé que nous pourrons rendre à l'art tout le lustre qu'il a perdu depuis longtemps : aussi dois-je vous envoyer, pour la première partie, la démonstration fondée, tant par le principe que sur notre propre expérience, d'un fait très essentiel auquel personne ne paroît avoir encore pensé, et dont même tous les écrits sur la musique s'éloignent extrêmement ; peut-être m'aurez-vous prévenu dans mes réflexions, mon Révérend Père, peut-être aussi la chose vous aura-t-elle échappé. J'aurai l'honneur de vous envoyer en même tems un nouveau manuscrit de mon ouvrage, dont je retrancherai presque toute la préface et ce qui concerne l'antiquité, d'autant que ce doit être le sujet de votre Histoire sur la musique. Si vous me faites l'honneur de me répondre par la voie de Monsieur Mangot à Parme, j'ose vous prier de me mander quelque chose de Monsieur l'abbé Arnaud.

Je suis avec la plus respectueuse considération, mon Révérend Père,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

RAMEAU (1).

(1) L'abbé Arnaud, qui, on le sait, s'occupait beaucoup de musique, et qui, plus tard, lors de la guerre des gluckistes et des piccinnistes, se montra l'un des plus furieux défenseurs de Gluck, était aussi en correspondance avec le P. Martini. Il se trouvait sans doute en Italie à ce moment, puisque Rameau en demande des nouvelles à ce dernier. Quant à Mangot, qui était alors à Parme, et à qui Rameau prie le P. Martini de remettre la réponse à sa lettre, c'est sans doute son beau-frère, car on sait que Rameau avait épousé une demoiselle Mangot.

(1) Voici le titre exact et un peu compliqué de cet ouvrage : *Code de musique pratique, ou Méthode pour apprendre la musique même à des aveugles, pour former la voix et l'oreille, pour la position de la main avec une mécanique des doigts sur le clavecin et l'orgue, pour l'accompagnement sur tous les instruments qui en sont susceptibles, et pour le prélude ; avec de nouvelles réflexions sur le principe sonore.*

Il est regrettable que nous n'ayons point d'autres vestiges de la correspondance échangée entre Rameau et le P. Martini, surtout que nous ne puissions connaître les réponses que l'illustre savant italien fit au grand compositeur français. Cette correspondance n'eût pas été sans utilité pour l'histoire des idées de ce dernier. Malheureusement, le P. Della Valle, en publiant ce qu'il appelle assez improprement les Mémoires du P. Martini et en y insérant les deux lettres de Rameau, sans d'ailleurs les accompagner d'aucunes notes, n'a pas eu sans doute la possibilité de faire connaître ces réponses, dont il n'aura pas trouvé les minutes dans les papiers consultés par lui. En tout état de cause, il m'a paru qu'il n'était pas sans intérêt de mettre en lumière les deux lettres de l'auteur de *Castor et Pollux*, restées enfouies depuis cent vingt-cinq ans dans le petit volume, extrêmement rare aujourd'hui, où elles avaient été publiées.

ARTHUR POUJIN.

REVUE DES GRANDS CONCERTS

Concerts-Colonne. — M. Lucien Capet est un violoniste de race, dont la caractéristique semble être surtout la simplicité. Il a rendu avec une pureté d'expression, une vérité d'accent rares l'émouvant *Poème* pour violon et orchestre d'Ernest Chausson. C'est une page vraiment belle et impressionnante, chaude et lumineuse, que l'on doit s'étonner de ne pas voir plus souvent figurer dans les programmes de concerts et que M. Colonne a eu bien raison de produire. — Les *Nocturnes* de M. Debussy, déjà entendus ailleurs, ont reçu d'une partie de l'auditoire un accueil sympathique. *Nuages, Fêtes, Sirènes*, sont des pièces écurieuses, chatoyantes, à l'instrumentation colorée, d'un impressionnisme infiniment séduisant, défiant toute analyse, que l'on ne peut se défendre d'aimer, encore qu'on se demande pourquoi, visions de rêve, poussière de musique aux thèmes menus, architecture indécise s'estompant dans la brume; voilà bien ces vapeurs flottantes dans un ciel mélancolique d'automne et rêvant des formes fantastiques, ces bruits lointains de fête foraine, accusant par le contraste la tristesse d'un cœur douloureux, ce balancement monotone de la mer avec les jeux irisés des vagues clapotantes. L'auteur n'agit que sur nos nerfs peut-être et nous excite, nous irrite même sans nous émouvoir; mais le résultat est là, indéniable, il finit même par nous charmer. Le philtre qu'il nous verse est magique: c'est sans doute un poison, mais combien son goût est exquis!... M. Colonne a rendu ces pièces, d'une difficulté d'exécution rare, avec une sûreté, une couleur, un entrain irrésistibles, et une bonne part du succès obtenu lui revient de droit. — Le reste du programme comprenait l'ouverture de *Sigurd* de Reyer, la *Symphonie Héroïque* de Beethoven, les *Murmures de la Forêt* de Wagner et la *Danse de Salomé* de Richard Strauss. L'orchestre y fut superbe et d'un ensemble parfait.

J. JEMAIN.

— Concerts-Lamoureux. — Une excellente interprétation de la *Symphonie pastorale* nous a permis une fois de plus de goûter ce chef-d'œuvre dans la plénitude de son charme et de sa beauté poétique. Tout le génie de Beethoven est là et jamais le langage de la nature, ses voix et ses bruits n'ont été rendus avec un art aussi empreint de suave douceur, d'exquise sensibilité, de rêverie tendre et d'exultante allégresse. Un moment délicieux, c'est le milieu de la scène au bord du ruisseau, quand la musique exprime si bien la langueur qui s'empare de tous les êtres pendant l'instant le plus chaud du jour. Les instruments ont alors des dialogues si calmes et d'une si pénétrante intimité que le tableau qu'a entrevu Beethoven se présente à l'imagination, idéal, enchanteur, et tel que la nature nous en offre parfois, quand nous avons l'âme assez heureuse pour pouvoir les aimer, les apprécier et les comprendre. A l'admirable conception de Beethoven, nous rattachons une simple mélodie pour chant et orchestre, *Phidylé*, de Henri Duparc, d'après Leconte de Lisle. La musique en est d'une grâce incomparable et d'une sincérité d'accent digne d'un maître. Le passage: « Repose, ô Phidylé! » est noté avec un tel bonheur que l'on y sent toute l'adoration passionnée de l'adolescent pour la jeune fille qu'il admire sans vouloir l'éveiller. Dans cette scène délicieuse d'idylle, l'orchestration est fine, discrètement colorée, chatoyante. La partie vocale a été chantée par M^{me} Jacques Isnardon. Cette cantatrice possède un organe au timbre éclatant, dont elle abuse parfois pour lancer certaines successions sonores comme des sons de trompette. Dans *Phidylé*, comme dans l'air d'*Alceste* de Gluck, que M^{me} Isnardon avait exécuté d'abord, les phrases bien dites n'ont pu faire oublier tout à fait cette stridence inopportune. Le public a su gré de ses efforts à l'artiste en la rappelant après chaque morceau. Deux premières auditions sont à signaler à ce concert. *Francesca da Rimini*, poème symphonique de Tchaikowsky, est une œuvre violente et tumultueuse, où s'affirme un art polyphonique puissant malgré sa lourdeur, mais dans lequel manque entièrement la note ingénue et tendre. L'œuvre serait plus sympathique si le déchainement des sonorités y tenait un peu moins de place et si l'invention mélodique en était plus riche et plus vibrante d'émotion. La Fantaisie pour piano et orchestre de M. Henri Lutz n'est pas sans mérite, mais non plus sans monotonie et sans sécheresse. En écoutant les thèmes habilement agencés de ce morceau, j'ai cherché en vain un endroit où le compositeur ait donné une preuve d'expansion ou de sensibilité. Les traits confiés au piano m'ont paru manquer d'originalité à ce point que l'union de cet instru-

ment avec l'orchestre, comprise ainsi, n'a plus aucune raison d'être. Le pianiste, — c'était M. Georges de Lausnay, — a bien mis en relief sa partie, mais il lui était impossible d'y intéresser particulièrement l'auditoire. Les Variations symphoniques de M. Vincent d'Indy intitulées *Istar* ont trouvé une approbation unanime. Elles sont d'une écriture superbe et la dernière partie en est pleine d'élégance et d'élévation. La séance s'est terminée par l'*Invitation à la valse*, orchestrée par M. Félix Weingartner. La réunion des deux thèmes principaux qui sonnent ensemble et marchent parallèlement dans l'adaptation, mais non pas dans l'original de Weber, est un des plus curieux exemples que l'on puisse signaler d'une orchestration ingénieuse et humoristique.

ANÉDÉE BOUTAREL.

— La Société des concerts du Conservatoire reprend cette semaine, après le concert donné en hommage à la mémoire de l'excellent et regretté Georges Marty, le cours régulier de ses admirables séances, sous la nouvelle direction de M. André Messager. Il y a précisément aujourd'hui quatre-vingts ans (c'était en 1828) qu'elle inaugurerait son existence en donnant, dans la salle de la rue Bergère, son premier concert sous la conduite magistrale d'Habeneck, alors chef d'orchestre de l'Opéra.

Voici les programmes des concerts de demain dimanche :

Conservatoire : *Symphonie héroïque* (Beethoven). — Deux chœurs sans accompagnement (Costeley et Jannequin). — *Le Rouet d'Omphale* (Saint-Saëns). — *Rebecca* (César Franck), avec le concours de M^{me} Auguez de Montalant et M. Duflos. — *Ouverture des Maîtres Chanteurs* (Richard Wagner).

Châtelet (concert Colonne), dirigé par M. Gabriel Pierné : *Quatrième Symphonie* (Beethoven). — *Prélude à l'après-midi d'un Faune* (Debussy). — *Le Chasseur maudit* (César Franck). — *Antar* (Rimsky-Korsakoff). — *Croquis d'Orient* (Georges Hüe) avec le concours de M^{me} Mellot-Joubert. — *Don Juan*, poème symphonique (Richard Strauss).

Salle Gaveau (concert Lamoureux), sous la direction de M. Chevillard : *Ouverture de la Faute de l'Abbé Mouret* (Bruneau). — *Symphonie en ré mineur* (César Franck). — Scène et air du 1^{er} acte du *Vaisseau-Fantôme* (Wagner), par M. Frœlich. — *Les Murmures de la Forêt* (Wagner). — Concerto en la, pour violon (Mozart), par M. Boucherit. — Air de la *Fête d'Alexandre* (Hændel), par M. Louis Frœlich. — *La Procession Nocturne et Valse de Méphisto* (Liszt).

— Les Matinées Musicales et Populaires (Fondation Danbé), subventionnées de l'État, vont inaugurer au Théâtre de l'Ambigu leur neuvième année d'existence. M. Reynaldo Hahn, le sympathique compositeur et chef d'orchestre bien connu, a accepté la présidence de la Société, dont M. J. Jemain demeure l'administrateur artistique et MM. Th. Soudant, De Bruyne, Migard et Bedetti les membres actifs. La première des dix séances annoncées aura lieu le mercredi 2 Décembre, avec le concours de M. Messager, directeur de l'Opéra et chef d'orchestre des Concerts du Conservatoire.

NOTRE SUPPLÉMENT MUSICAL

(POUR LES SEULS ABONNÉS A LA MUSIQUE)

On sait comme M. Périlhou, le délicat musicien, excelle à faire revivre du passé des thèmes populaires un peu oubliés et à les adorer de façon discrète de variantes, d'harmonies et même de contrepoints choisis avec le goût le plus sûr. Il obtient ainsi de petites pièces achevées, dignes des maîtres exquis du clavecin français, comme Rameau ou Couperin. Cette *Bourrée* et cette *Musette* que nous offrons aujourd'hui à nos abonnés n'en dépareraient certainement pas la collection.

NOUVELLES DIVERSES

On s'intéresse en ce moment à Dresde et à Munich aux dispositions que va prendre M. Richard Strauss en ce qui concerne la distribution des rôles d'*Elektra*. M^{me} Schumann-Heink paraît dès à présent désignée pour celui de Klytemnaëstra; mais qui sera la première Elektra? Le compositeur a eu le choix entre bien des cantatrices, mais, plus heureux que Paris qui ne put faire don de sa pomme qu'à une seule déesse, il fera dès l'abord, si cela lui plaît, deux heureuses et même davantage, car son œuvre sera représentée à Dresde le 25 janvier 1909, et à Munich presque aussitôt après. Pour Dresde, on avait cru qu'il se déciderait en faveur de M^{lle} Krull, car c'est elle qui aborda la première le rôle de Salomé dans cette ville. Il n'en a pas été ainsi et la cantatrice, qui attendait sa décision pour renouveler son engagement avec l'Opéra-Royal ou se retirer selon le cas, a pris, dit-on, ce dernier parti. Pour Munich, M^{me} Burk-Berger et M^{lle} Fassbender sont actuellement les titulaires choisies, mais quelle sera la préférée pour le premier soir? M. Strauss paraît incliner pour M^{lle} Fassbender. « J'ai prié Mottl, aurait-il dit, de me donner M^{lle} Fassbender comme première Elektra. Ce rôle renferme en vérité dans l'original quelques passages très ardues, et se trouve écrit, la plupart du temps, dans un registre exigeant de constants efforts pour lesquels l'organe brillant de M^{me} Burk-Berger semble bien convenir; pourtant, je me déciderai sans doute pour M^{lle} Fassbender, parce que j'estime que son individualité et son tempérament correspondent particulièrement au caractère du personnage ». Pour